

LE MYTHE DE L'UNITÉ!

Il se trouve encore des Camarades pour nous reprocher d'avoir «brisé l'unité».

Nous ne parlons, évidemment pas des syndicalo-staliniens, dont les mots d'ordre et slogans ne correspondent nullement à ce qu'ils seraient en droit de considérer comme vrai, mais sont seulement fonction de la tactique et des besoins immédiats d'un Parti politique.

Nous pensons seulement à un petit nombre de syndicalistes qui croient encore que l'Unité Syndicale est la condition indispensable de la puissance ouvrière.

Nous voulons tout d'abord faire observer qu'une organisation, quelle qu'elle soit, vaut non seulement par la puissance réelle ou apparente qu'elle représente, mais surtout par les objectifs qu'elle se propose.

Les Travailleurs d'un certain nombre de Pays ont vécu, ou vivent encore des expériences unitaires - l'Arbeitsfront en Allemagne et les «Syndicats russes» pour ne citer que celles-là. Bien audacieux qui oserait affirmer, que ces expériences furent bénéfiques pour les salariés!

En France même, personne n'a oublié les années qui suivirent la «libération». Incontestablement, c'est en 1945 et 1946 que les organisations syndicales groupées dans le cadre de la C.G.T. furent *numériquement* les plus puissantes.

Qu'en est-il advenu? On peut bien dire que c'est pendant cette période que le sort des salariés fût le moins enviables.

Nous persistons à penser que l'unité organique, pour être souhaitable, doit répondre à un certain nombre de conditions. Parmi celles-ci, citons deux d'entre elles qui nous paraissent essentielles.

Tout d'abord, on ne peut rassembler dans une organisation syndicale unique que des personnes ayant des intérêts communs. C'est évidemment le cas de la plupart des salariés.

Puis, et c'est là où le problème devient grave, il convient également de ne rassembler, dans les mêmes conditions, que des Travailleurs qui ont sur les moyens de défendre leurs intérêts et sur les objectifs à atteindre un minimum de communauté de vue.

Il est bien évident que rassembler, au sein d'une organisation commune, des Travailleurs se proposant des objectifs différents, voire même opposés, ne saurait conduire qu'à l'incohérence et à l'impuissance pour l'organisation elle-même.

Pour celui qui s'efforce d'étudier objectivement la situation des organisations syndicales et dont le jugement n'est pas faussé par des considérations sentimentales, peut-être respectables, mais qui ne sont pas de mise quand c'est le sort de la classe ouvrière qui se trouve être en jeu: JAMAIS il n'y eut, parmi les salariés, ce minimum de communauté de vue sur les MOYENS et sur les OBJECTIFS, dont nous faisons une des conditions essentielles de l'opportunité de l'unité organique.

De tout temps, le mouvement ouvrier s'est trouvé divisé entre deux tendances inconciliables.

D'une part, ceux qui croient à l'efficacité de l'action politique et qui sont fatalement amenés à considérer les syndicats comme une armée de réserve des Partis politiques; d'autre part, ceux pour qui l'action syndicale reste le seul moyen valable de défense de leurs intérêts et qui ne sauraient admettre sa subordination à un Parti politique, QUEL QU'IL SOIT.

Entre les partisans de ces deux conceptions, la cassure est nette. Il serait vain d'espérer pouvoir les faire cohabiter dans une même organisation.

Cependant, l'attachement sentimental d'un certain nombre de Travailleurs à la vieille notion de l'unité demeure - les politiciens ne l'ont jamais ignoré et n'ont pas manqué de l'utiliser pour tenter de domestiquer le mouvement syndical.

Fernand Pelloutier, à qui nous devons les Bourses du Travail et qui reste une des plus belles figures du mouvement syndical, n'avait pas manqué de le souligner. En 1899, commentant les travaux du Congrès Général du Parti Socialiste Français (placé sous le signe de l'unité ouvrière), il exprimait ses craintes en ces termes:

Nous savons l'enthousiasme, un peu puéril, avec lequel a été accueillie cette unité de nombre... Je crains donc qu'un enthousiasme pareil ne s'empare également des syndicats et des agglomérations de syndicats et ne détermine une partie d'entre eux à se remettre inconsidérément sous le joug politicien.

Avec le recul du temps, ces paroles apparaissent comme étant véritablement prophétiques.

PELLOUTIER avait raison, l'unité n'est qu'un leurre.

Il faut détruire le mythe de l'unité.

Alexandre HEBERT